



Métadiscours et menace sociale : *L'Etna chez soi* de Villiers de l'Isle-Adam et *Soumission* de Michel Houellebecq

Paola Salerni¹

1. Discours objectifs et cadres fictionnels

Villiers de l'Isle-Adam et Michel Houellebecq sont deux écrivains éloignés l'un de l'autre qu'une *subversion* socio-politique rapproche : cela au moyen de deux exemples fictionnels de peur « vertical » déclenchée par « les inégalités et les stratifications au sein de la société » (Boucheron, Robin 2015 : 39) qui ont forcé les « tabous linguistiques » (Koren 1996 : 12) et le narcissisme de leurs lecteurs.

1.1 La prose informative de Villiers

Villiers de l'Isle-Adam est l'auteur d'ouvrages d'une « inquiétante étrangeté » où il confirme sa « façon à nulle autre pareille » (Glaudes 2004 : 7) de « faire mal ou peur au lecteur » (Gourevitch 1991 : 41).

C'est une catastrophe dont la bourgeoisie serait la cible qui déclenche le mécanisme de *L'Etna chez soi*². Le prétexte a été, comme Villiers l'a écrit, « l'actualité politique du jour ». Dans cette « chronique » d'une étonnante modernité, il fonde deux de ses obsessions : la maîtrise des connaissances scientifiques finalisées à l'exécution d'un projet et le surgissement d'un scénario tel qu'il « caus(e) une sorte de saisissement aux yeux insoucieux qui lisent après déjeuner » (Villiers de l'Isle-Adam 1962 : 105). L'écrivain cherchait la renommée chez ses contemporains car « chaque être humain ne peut s'apprécier qu'à travers [...] le "regard" ou la valeur que lui renvoie autrui » (Bakhtine 1979 : 263-308).

Villiers touche à un domaine sensible se référant aux crimes du mouvement anarchiste dont les premiers attentats datent de 1883 et en particulier à une tentative manquée à la Bourse de Paris, en 1885 : il s'agit d'une « étude » (Villiers de l'Isle-Adam 1986 : II, 349), comme la définit le narrateur, aussi bien "rapporteur" et "sujet argumentant" pour sa rhétorique bureaucratique et conceptualisante dans la méticuleuse relation des faits (Koren 1996 : 25) de ce possible, mais inexécutable « projet de complot » (339)³.

¹ Paola Salerni, Université de Rome « La Sapienza », paola.salerni@uniroma1.it

² Paru d'abord dans « La Revue Indépendante » entre 1886 et 1887, ensuite en 1888 dans les *Histoires insolites*.

³ Les pages citées, entre parenthèses, se réfèrent à l'édition en bibliographie.

Villiers réclamait à J.-K. Huysmans, sous-chef de bureau au ministère de l'Intérieur, « qui avait alors dans ses attributions la surveillance des anarchistes » (1279), de la documentation sur les explosifs. Il exploite toutes les découvertes récentes dans ce domaine pour enfoncer sa rationalité impitoyable et assujettir ses lecteurs : l'actualité politique opposée au régime bourgeois de la III^e République se prêtait bien à ajouter du piquant. Cette civilisation, dont le progrès devait apporter la paix, véhiculait au contraire la peur de l'anarchiste : le sentiment d'avoir vécu, pendant la Commune, une expérience apocalyptique était encore vif. Villiers, qui avait rédigé des reportages de guerre en 1870⁴ (Raitt, Castex 1986 : 1669-1673), exploite ce souvenir sensible chez ses contemporains.

Le conte évolue selon l'opposition modale des énoncés : le Narrateur développe l'intrigue digne de divulgation et la vérification de sa suite, présentée selon le conditionnel de la simulation et de l'hypothèse. L'événement ne se réalisera, « dorénavant », que dans le récit dans lequel il cherche à atténuer la violence inhérente à son dit pour contraindre autrui à continuer la lecture.

Il insiste sur le but des anarchistes qui veulent accomplir un véritable génocide de classe, gardant l'espoir de réaliser un « engine » qui ne produise pas seulement, comme il précise ironiquement, « une simple flatuosité de petard » (334) car « c'est TOUT LES BOURGEOIS qu'il s'agirait de trouver le moyen d'exterminer » (337).

Le sujet argumentant va révéler en même temps son positionnement vis-à-vis des valeurs et des normes de son temps par un « acte de mise en relation » (Hamon 1991 : 21) : « Le genre épideictique est central car son rôle est d'intensifier l'adhésion à des valeurs, sans lesquelles les discours visant à l'action ne pourraient trouver de levier pour émouvoir et mouvoir leurs auditeurs » (Desmarchelier 2007 : 143).

En personnifiant le « principe d'altérité » (Charaudeau 2007 : 18) il va faire partager son discours selon deux types d'opérations :

- l'une de raisonnement en établissant des rapports de cause-effet entre les champs sémantiques antinomiques de la possibilité et de l'impossibilité. Il crée un dispositif littéraire susceptible « d'introduire et de maintenir cet état d'alerte » (Payre 2015 : 18), car la peur serait constituée de ce que l'on ne sait pas et de l'incertitude quant à ce qui peut en advenir;
- l'autre par le choix entre des arguments de validation qui jouent le meilleur rôle de garant du raisonnement : pour convaincre, il construit une mise en scène de bien-fondé textuel désignant l'ennemi, l'habilitant pour le disqualifier.

Dans cet engrenage de captation et de persuasion, le sujet argumentant vise à capturer son lecteur par la dimension grandissante du pathos et sa *dramatisation* selon l'importance accordée à la catégorie précognitive du *tensif* (Greimas, Fontenille 1991).

⁴ Il s'agit des articles recueillis dans *Tableaux de Paris*, que M. Bornecque attribue à Villiers bien que pour A.Raitt et P.-G.Castex l'attribution de ces textes soit douteuse.

1.2 Récit premier : l'exergue et l'espace

Le conte est organisé selon deux "voix" : celle du Narrateur à l'intérieur du récit avec la fonction d'"éloignement" de la matière traitée pour en souligner la fiction et la voix de l'auteur à l'extérieur, dans la mise en cadre des chapitres.

Selon sa coutume Villiers construit un récit premier encadrant l'histoire seconde par un appareil très soigné, car le texte est exhibé comme objet iconique surtout par l'usage des épigraphes tirées des Textes Sacrés : cette sorte de seuil annonçant le contenu des chapitres rayonne comme une autorité incontestable. Parfois manipulées par l'écrivain, ces citations dégagent des points de coïncidence avec le nœud romanesque (Compagnon 1979 : 67). L'intertextualité « réservoir d'*auctores*, [...] et de valeurs déjà légitimées [joue] un rôle important [...] pour la fixation dans la conscience collective » (Hamon 1997 : 35) d'un substrat idéologique (Rabau 2002 : 15).

À partir de la titulation, l'Etna active une métaphore validée : le volcan représente une force naturelle synonyme de destruction, dont les effets violents sont moulés sur le Déluge de tradition biblique, un symbole riche en implications tensives.

Pendant toute sa vie, pour « sa congénitale inaptitude au succès » (Villiers 1983 : 18) Villiers conjugue la misère de sa condition d'écrivain méconnu avec la réception artistique des genres littéraires à succès dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Aux hommes de cette société, à leur aise dans un monde fondé sur la réussite économique et qui n'éprouvent aucune nostalgie de la transcendance, Villiers réserve une punition autorisée par un précédent *sacré*.

Le long du récit, c'est dans les *Évangiles* et dans les *Psaumes* qu'il puise : il s'appuie sur « une vérité certaine, absolue et indiscutable » et il va comparer les Bourgeois au peuple juif, aussi insolent que ceux-là, exemple du matérialisme stérile qui avait déchaîné le Déluge⁵. Il active une « peur endémique dans tout système de domination » selon lequel certains citoyens occupent des rangs subalternes : cette peur verticale est « particulièrement envahissante, pernicieuse, puissante et vigoureuse » (Boucheron, Robin 2015 : 41).

Les deux domaines conceptuels d'*extermination* et de *croiance* sont mis en contact : la parole de Dieu est exaltée pour ses propriétés punitives et justicières, paradoxalement comparable à la bombe anarchiste. Le sujet argumentant prend ses distances aussi par le choix des qualifications ironiques sur le groupe anarchiste : « Nous allons démontrer qu'il entre, au moins, six ou sept dixièmes d'exagération dans la prétendue puissance du fléau international » (338). Par cela, il veut faire entendre que leur voix et leur place sociales ne sont que les expressions dérisoires d'une force de subversion inadéquate, dominée par la puissance hors-norme des exploits des « ingénieurs d'État ».

Dans la tradition révolutionnaire, la terreur joue un rôle très important qui appelle deux remarques : premièrement, elle fait l'objet de discours bien

⁵ Le Déluge (Gen.6, 5) est le souvenir d'une ou de plusieurs inondations de la vallée du Tigre ou de l'Euphrate, auxquelles la tradition avait conféré les dimensions d'un cataclysme universel. L'auteur sacré a chargé ce souvenir en enseignement éternel sur la justice et sur la miséricorde de Dieu.

différents que ceux tenus par la droite conservatrice. L'acte terroriste, par ses opérations spectaculaires, visait un projet plus vaste : les groupuscules anarchistes de la fin des années 1800 « s'efforçaient de répandre une telle terreur et de susciter une telle 'révérence' [...] qu'ils parvenaient à stupéfier un peuple et à le manipuler à leur guise » (Boucheron, Robin 2015 : 64).

Deuxièmement, le discours de gauche sur la terreur adopte l'idée que la fin justifie les moyens : la terreur n'est pas un but en soi mais un moyen pour forcer l'attention, justifié par la situation des exploités (Boisson 1931 : 31-32).

Par la référence à Sodome, la ville punie sous une pluie de soufre et de feu, Villiers établit la comparaison avec Paris. En effet, le danger viendra du "Ciel" comme l'avance l'épigraphe du dernier chapitre, L'EXÉCUTION DE PARIS : *Nisi Deus custodierit civitatem, in vanum laborant qui custodiunt eam*⁶.

Le jugement, féroce et ironique, souligne l'aveuglement des actions de ses contemporains peu vigilants, intéressés seulement aux valeurs matérielles du "bas" : Villiers montre un devenir possible, « un danger qui peut paralyser tant il suscite l'effroi » (Boucheron, Robin : 17) par le déplacement du regard : il va nommer l'innommable, il va donner corps à un péril venant d'en haut, comme ces grands périls qui tomberont « 'sur la tête' » (Boucheron, Robin 2015 : 43).

Cette « extermination » est comparée au « cataclysme divin » mais aussi au lieu caché et choisi pour effectuer l'attentat, les « hautes mansards » (339) d'où seront visés les principaux édifices du pouvoir économique et politique de la rive droite. Les antagonismes sociaux étaient inscrits dans la géographie même de la « Capitale » où les travaux d'Hausmann avaient aggravé les disparités d'avec les quartiers populaires annexés après 1860 (Salerni 2004 : 144-173).

Ainsi Villiers jette-t-il un jour nouveau sur la situation sociale. Sur l'antinomie haut vs bas s'organise l'idée d'un antagonisme opposant la bourgeoisie aux prolétaires anarchistes « résolu à ne désormais frapper qu'à la tête » (335), donc à détruire le « sommet » de la pyramide sociale, à l'« écraser » tel « Sodome sous le feu du Ciel » (350). L'Anarchie, donc, garantirait un renversement *capital*.

Le récit premier résonne comme une prophétie sur un monde « clos », sur une structure sociale fermée dans laquelle la divulgation journalistique, la valeur de l'information jouent un rôle important sur la *foule*.

La prédiction déterministe « ne laisse aucune échappatoire » (Danblon 2007 : 58), elle enferme le lecteur dans un système d'autant plus menaçant qu'il se présente comme inscrit dans l'ordre divin. Le sujet argumentant, au moyen des stratégies, déclare et valide son positionnement par un enjeu de *légitimation* : il se veut tant un témoin impliqué que le représentant d'un groupe qui l'a mandaté ou le porte-parole d'une voix d'autorité institutionnelle; il vise aussi un enjeu de *crédibilité* par la « monstration » narrative. La nomination, axée sur le réel, contribue à renforcer les valeurs argumentatives (Lecolle 2007 : 229-230) du contexte textuel et socio-discursif.

⁶ « Si le Seigneur ne bâtit une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. Si le Seigneur ne garde une ville, c'est en vain que veille celui qui la garde. [...] Ils jetteront la terreur parmi leurs ennemis »: *Psaumes* 126.

Villiers était un militant de l'art, un aristocrate de l'esprit, tout naturellement anarchiste, mais pas *engagé* au sens politique du terme.

1.3 Récit second : la vision plurielle de l'histoire

Dans le récit second la présence du discours rapporté marque un passage important : celui des frustrations de l'ennemi intérieur et du recouvrement ponctuel de la « propagande par le fait » anarchiste, qui entraînera la vague d'attentats des années 1892-1895.

Le double registre des faits réels et de leur inquiétante transfiguration, les faits-divers divulgués par la presse, les discours rapportés, les slogans, les textes des chansons révolutionnaires tissent la trame du récit : la structure polyphonique du discours est organisée en vue de déconstruire le discours même.

L'ambivalence est au cœur du débat : le Narrateur laisse une marge d'incertitude inquiétante et l'appel vengeur lancé au nom du peuple anarchiste bafoué en dessine bien les enjeux⁷. Cette dialectique entre genres différents augmente l'anxiété du lecteur en équilibre instable entre *croire ou ne pas croire*, d'où l'effet perturbateur généré, la peur entretenue et propagée par l'information journalistique. Sollicitant un danger redouté, l'écrivain produit des représentations transformant sa déception et sa peur de l'échec en haine, car « lorsqu'on haït on se sent de nouveau fort, plus fort en tout cas que lorsque l'on avait peur » (Mannoni 1995 : 63). En déterminant l'angoisse chez les autres, on retrouve son équilibre et on transforme son angoisse pour la survie en corps sacrificiel.

1.4 Du Déluge au texte : l'extermination autorisée par les Écritures Saintes

La deuxième caractéristique du jeu *citationnel* est son effort de paraître sérieux. L'écrivain démontre le caractère instable de la parole socialisée en la *démontant*, il mime l'incapacité à élaborer un discours qui tient par l'univocité de la référence. L'ironie dans la citation du discours d'autrui va aussi dans le sens de *distanciation critique* et de *rigidification* (Hamon 1996 : 67) de ce discours qui intervient sur celui de la propagande – ce qui doit être propagé – qui se montre inséparable d'une certaine dose de compétition, un défi pour lequel « il faut gagner, conquérir du terrain sur quelque autre chose » (Boix 2007 : 81).

Le discours du sujet argumentant croise la dimension sociale de la publicité en ridiculisant « la qualité de ce qui est public, connu du plus grand nombre » (Boix : 81).

Cet ouvrage polyphonique est érigé en opposition à une visée du roman traditionnel monologique et réactionnaire. L'unité de *L'Etna chez soi* se relie au

⁷ En 1880, le prince Kropotkine, cité dans la première épigraphe, idéologue anarchiste, mais aussi membre de la Société russe de géographie et géologue expert, avait souligné dans ses écrits et dans ses discours l'intime rapprochement du mouvement intellectuel anarchiste avec les sciences naturelles: lorsqu'il invite à « la révolte permanente par la parole, par l'écrit, par le poignard, le fusil, la dynamite », ces mots sont eux aussi des armes, des explosifs (Kropotkine:1880).

concept de la nature dialogique et pluridirectionnelle de la parole socialisée. Les conséquences sont :

- la destruction de l'immanence linguistique remplacée par la rhétorique de la substance métaphysique du sens : l'espace sémantique clos est remplacé par un autre espace de sens, sacré, donc *digne de foi* au plein sens du terme;
- la destruction de la logique spatio-temporelle, univoque, linéaire du discours, remplacée par une logique plurivalente et expansive, qui va pousser le sens vers des points de fuite pluriels, sans possibilité d'ajustement.

Le monde, l'histoire, ne sont que des constructions idéologiques dont le métadiscours narratif souligne le caractère de précarité, de fiction et, à la limite, de mensonge.

1.5 Un conflit dans la topographie urbaine

Villiers dénonçait les injustices dérivées d'un capital – économique et culturel – inégalement réparti parmi les milieux sociaux⁸. Mais, l'anarchie, le socialisme et le radicalisme ne sont nullement exaltés : le libéralisme, politique et économique, est dénoncé pour son caractère inhumain. La violence du conte se trouve presque légitimée dans la défense d'équilibres traditionnels et dans la préservation d'une sobriété morale, imaginant un massacre qui aurait rechristianisé la société.

Le commentaire méta-discursif répond à la fonction d'affaiblir la valeur de la réalité et de faire s'écrouler les assises idéologiques sur lesquelles elle se fonde : celles du sens et de la vérité dont la représentation devrait fournir la confirmation-reproduction véritable.

Dans l'ouvrage il se produit une tension formelle dans le schéma de la représentation selon laquelle il n'y aurait pas d'homologie entre les structures socio-politiques et les structures formelles : le sujet argumentant veut faire éclater les bords d'une société fermée, « dans laquelle les actions et les paroles des protagonistes de cette société sont le produit d'une cohérence globale » (Danblon 2007 : 55).

Par l'affirmation de ce que le rapporteur nie ou qu'il déclare comme faux et ce qu'il propose comme vrai il se produit une situation de vide et de conflit du sens.

2. Les effets d'objectivité du roman de Michel Houellebecq

Comme le conte de Villiers, le roman⁹ de Michel Houellebecq a dérangé « par sa véracité » (Jurga-Van Wesemael 2017 : 10); l'ouvrage est ancré dans la réalité

⁸ Comme il l'a écrit dans *L'Ecraseuse* (Villiers 1968: 41).

⁹ Les pages citées, entre parenthèses, se réfèrent à l'édition en bibliographie.

notamment par les références nominales à des personnalités de la télévision, du monde politique et de la littérature. Sa réception a mis en évidence « une sorte de crise d'interprétation et de valeurs au sein du monde culturel français » (Wroblewski 2017 : 70).

L'ouvrage, sorti le jour de l'attentat aux journalistes de *Charlie Hebdo* le 7 janvier 2015, a posé inévitablement en France « la question de la liberté de création et celle de la responsabilité de l'écrivain [...] avec plus d'urgence [...] que jamais sur les scènes médiatiques » (Wroblewski 2017 : 63).

À ce propos, les signataires de la liste Ernaux contre ce qui a été défini un « pamphlet fasciste » ont affirmé leur croyance en une certaine éthique fondamentale de la création, « une éthique que doit respecter tout auteur et qui dépasse les soucis de la liberté de créer » (Wroblewski 2017 : 69).

Soumission est un roman d'anticipation selon un procédé dystopique : en 2002 en France est élu un président de la République issu d'un parti musulman modéré pour contrer le Front national. François, professeur à la Sorbonne et spécialiste de Joris-Karl Huysmans, suit les élections présidentielles et fait part – dans une sorte de commentaire quotidien parfois sous forme du journal intime –, de son évolution existentielle et des changements socio-politiques qui l'ont déterminée.

Mohammed Ben Abbes, le président charismatique du nouveau parti politique La Fraternité musulmane, a comme objectif de transformer le pays en un état islamique, pour ensuite réaliser un « Eurabia » plus grand que l'empire romain.

La population française subit tous les changements : comme l'explique le protagoniste, les élections ne se sont pas jouées « sur le terrain de l'économie, mais sur celui des valeurs » (159).

Aucun acte terroriste ne se produit : l'explosion sociale que François craint n'a pas lieu. L'Université pour laquelle il travaille est privatisée et islamisée, les femmes n'ont plus le droit de travailler. Dans un premier temps, il décide de démissionner, s'enfuit vers la campagne et essaie de retrouver sa dimension catholique à Rocamadour, mais il retourne à sa vie universitaire.

En réalité, bien qu'il s'agisse d'un changement capital pour la suppression des principaux droits comme la laïcité des institutions et la parité homme-femme, la vie civile et politique islamisée semble redémarrer positivement : le chômage a diminué, les universités reçoivent beaucoup d'argent des États pétroliers, la polygamie avec de très jeunes femmes est admise. Même en Belgique, les « partis musulmans flamand et wallon, sur la base d'une religion commune [parviennent] à un accord de gouvernement », dépassant les partis nationalistes.

En plus, avec l'adhésion des partis arabes, Ben Abbes s'apprête « comme Richelieu, à rendre d'immenses services à la langue française » (291) l'imposant en Europe.

François – comme la plupart de la population française¹⁰ – ne réagit pas contre cette islamisation : il *semblerait* – cette partie se déroule au conditionnel – se « soumettre »¹¹ aux nouvelles conditions et avantages sociaux.

¹⁰ Certaines familles juives, comme celle de Myriam, pourtant, préféreront aller vivre en Israël.

2.1 Le récit second et la voie/voix de Huysmans

L'histoire de François est entourée de cette caisse de résonance globale : l'Histoire effective se réfléchit sur le cadre personnel, en anticipant le sens. Il s'agit de l'instance du *récit* qui s'investit dans des formes réprimées, masquées et, pour cela même, conservatrices.

Dans cet appareil, l'auteur démontre sa volonté de ne pas dépasser l'Histoire de son temps, marquée par l'avènement de l'élection de Ben Abbas.

Le récit premier est organisé pour montrer les limites de l'idéologie politique et des formes expressives en poussant ce *réalisme* (Viard 2013 : 17) à l'extrême : toutefois, par la technique de la reduplication spéculaire, l'auteur s'applique dans l'instance méta-narrative.

Le cadre premier, la situation de la France, en introduit un second « en abyme », le parcours personnel de François rapproché de celui de Huysmans. Le roman propose la déclinaison d'une posture et d'un engagement littéraires antécédents : « Ce truchement par un auteur du passé permet à Michel Houellebecq de souligner l'écho d'une littérature d'extinction, de résistance malaise ». Dans l'observation du quotidien de François, Houellebecq reproduit un héros du « moindre mais qui répond à des critères classiques » (Jurga 2017 : 26, 30).

François, qui représente l'occidental moyen bien que privilégié, considère le « corps source de souffrances », « endommagé, périssable » (170) : victime de sa propre solitude, de la fin de la jeunesse, pensant au suicide, il se rapproche du personnage « célibataire » (Borie 1977), d'un de ces « fins-de-race », de ces nobles héritiers sans descendance comme on en trouve dans les romans de Villiers et d'autres écrivains de la mouvance baudelairienne.

Le narrateur est une figure sémantiquement déterminée, constituée par le poids de son monde moral et gnoséologique. Il assure un statut réel au récit en tant que vérité dans le sens négatif, c'est-à-dire fondé sur la conscience historique de la non-existence de valeurs dans une réalité inauthentique : ce qui en ressort, c'est l'évolution de la conscience du protagoniste à l'intérieur du récit premier qui se dégage en s'éloignant d'un sens positif, recherché auparavant dans les valeurs métaphysiques.

Dans le récit second, le narrateur exprime la souffrance de vivre dans cette époque qui ne lui correspond pas et cherche, dans un premier temps, un monde différent : ce qui scande tout le roman c'est la confrontation de François avec l'itinéraire de Huysmans, comme l'atteste le titre de sa thèse : « Huysmans ou la sortie du tunnel » (142). « Les termes François et France se superposent » : tous les deux doivent sortir d'une impasse « ce qui laisse lire l'itinéraire de François à travers Huysmans comme un itinéraire possible pour le pays » (Roucan 2017 : 142). La pulsion dynamique qui parcourt le roman, les *entrées* et les *sorties*, les va-et-vient sont l'image du délitement de la cohésion, organique et nationale.

¹¹ Selon les principes islamiques « Le sommet du bonheur humain réside dans la soumission la plus absolue » (260) mais il y aurait aussi des liens entre « l'usage de la peur en politique et la soumission » par un usage qui déresponsabilise (Boucheron, Robin: 15).

Mais la voie empruntée par l'auteur via son personnage est « oppose » (147) : François dénonce « cette déception d'être ici et maintenant dans une société [...] qui n'apporte aucune spiritualité et aucune intelligence du monde » (148).

2.2 Le paradigme de l'espace et de la connaissance

Houellebecq « établit un diagnostic » (Boucheron, Robin : 34) de la situation politique actuelle aussi selon le rapport au *savoir* : les catholiques sont des croyants au même titre que les islamiques, liés tous les deux à une « religion du Livre », la conversion à l'islam ne serait qu'« un pas de plus » (156). De cette façon, il fait place au trouble dans le subtil « équilibre entre distance et contact étroit, entre familiarité et étrangeté » (Boucheron, Robin : 28) : de même que les pouvoirs qui font un usage constant de la peur, « soit en désignant une menace susceptible d'ébranler une forme de cohésion nationale, soit en concentrant l'attention de la population sur des forces politiques qui seraient à même de rompre l'esprit des institutions et de notre vie collective » il associe un état tensif « à l'anomie des masses, déracinées, privées de tout lien familial ou associatif et donc de toute organisation politique » (Boucheron, Robin : 15, 19).

Le danger qu'il désigne réveillerait « l'individu qui s'est ramolli, [faisant] advenir un homme nouveau, prêt à se confronter à une expérience inédite » (Boucheron, Robin : 65).

La dimension politique de l'Histoire s'oppose à la pulsion littéraire de la réalité marquée par Huysmans, à la réalisation d'un espace sémantique « autre », différent, métaphysique : différemment de Villiers, qui domine avec cruauté son organisme fictionnel, l'espace ouvert par ce roman « ne sacralise pas la littérature » (Jurga 2017 : 22).

La solution proposée diffère de celle de Huysmans : alors que ce dernier s'arrête sur l'échec de sa tentative de réclusion et de bonheur, François ne trouve rien de plus avantageux que de se soumettre. L'arrivée de la Fraternité Musulmane au pouvoir est un événement marquant et inattendu qui rompt la médiocrité de « l'offre » de la vie politique et la lassitude de François. C'est pour lui le début d'une nouvelle vie, la renaissance : « Je serais, dorénavant, un musulman » (298), « et ce serait la chance d'une deuxième vie, sans grand rapport avec la précédente » (299).

La première fiction qui fait de support au deuxième *récit* va assumer, parodiquement, le statut de document, lui donne la valeur de témoignage historique, directe : l'opération se signale non comme manifestation d'une volonté de *subversion*, comme pour Villiers, mais comme exaltation d'un mécanisme littéraire – et langagier – clos.

L'auteur décrit un « risqué » au sens littéral, c'est-à-dire vital, auquel il donne la possibilité de création d'un nouvel ordre du monde à travers le désordre de cette réalité : François souligne la « Décadence de l'Europe », « sommet de la civilisation humaine » (257) qui avait « accompli son suicide » (256) par la « dégradation » de l'art de vivre.

La possibilité d'une sortie des schèmes logico-discursifs de la narration poursuit la volonté d'abandonner la pensée occidentale : de cette façon, la dimension métaphysique de l'Histoire du réel est remplacée par le statut fourni au *récit* à partir de la position méta-opérative de l'auteur.

Le mécanisme du trouble vise à dénoncer ce « qui perpétue une injustice » (Boucheron, Robin 2015 : 59) : il a pour objectif de maintenir des systèmes de domination au sein desquels une partie de la société jouit de certains privilèges et d'autres en sont privés. Pour ne pas entretenir la peur dérivée d'une domination structurelle, il la combat en déridant les mécanismes qui la déclenchent.

3. Conclusions : confrontations, points communs, critiques

Dans ces ouvrages, plus haut est le degré de réalité intérieur à la situation sémantique, plus haut le degré des opérations qui les conteste sera révolutionnaire et significatif.

Villiers veut détruire le socle fondant, le sentiment de toute puissance de la Bourgeoisie : il démantèle le sens littéral et aussi profond de l'Histoire dans l'espace *clos* du discours. L'Histoire, en tant qu'élément sur lequel il intervient, est refoulée par l'écran de la conscience linguistique qui dissout les fausses vérités dans l'ordre institué et confirme les formes autonomes de la littérature et sa toute-puissance.

Les deux ouvrages se rapprochent selon des lignes de mire qui *agissent sur l'autre* selon une *technique* visant à obtenir un résultat maximal dans des conditions données, comme les actes terroristes ou l'islamisation. Le métalangage chimique de Villiers et le discours sur la littérature de François renvoient à leur travail de romanciers et à leur « posture d'autorité » (Hamon 1997 : 184-185) : Houellebecq démonte les « ideologies » et ses machinations, secrètes comme l'intimité réelle et cachée de ses personnages.

Tous les deux portent un jugement :

- sur plusieurs aspects de leur société et sur ses hommes en tant que créatures rationnelles, mais sans grandeur;
- sur l'aveuglement matérialiste et opportuniste des actions de leurs contemporains;
- sur l'usage sémantique de la parole, sur l'empire de la parole « double » et sur les conséquences de son utilisation. Les deux écrivains dénoncent le rôle de la presse, de l'information et ils font émerger « ce qui dérange » (Koren 1996 : 108) dans la pensée collective. Villiers ironise sur la communication de masse au service de l'idéologie, tournée à développer une vision de cette réalité assez puissante pour remplacer la religion : c'est la propagande totale qui constitue une véritable technique de représentation mythique du monde.

François, le Narrateur méta-discursif, met en évidence le caractère séparé du résultat des élections par rapport à la réalité des choses et des hommes : il médite sur le rôle que jouent les médias dans l'imaginaire social et politique des Français et conclut que l'organisation politique est « de nature fondamentalement performative et ritualiste ». Il remarque que « L'existence d'un débat politique même factice est nécessaire au fonctionnement harmonieux des medias » et peut-être « à l'existence au sein de la population d'un sentiment au moins formel de démocratie » (201).

Il trouve que l'« écart croissant, devenu abyssal, entre la population et ceux qui parlaient en son nom, politiciens et journalistes, devait conduire à quelque chose de chaotique, de violent et d'imprévisible » (116). La France, comme les autres pays d'Europe occidentale, se dirigerait vers la guerre civile.

L'arrangement de nomination a des fonctions déterminantes : c'est le point où l'apparat protectif du métadiscours se rompt en ouvrant la fiction dans son lieu central et métaphysiquement représentatif à la violence de la *réalité*. C'est le point aussi où le roman offre la clé de lecture de ce qu'il est : un dispositif sémiotique complexe qui, en activant un ancrage avec les formes de la réalité, vise à produire ce qui – dans son idéologie et dans sa réflexion, donc dans l'Histoire – ne se donne jamais, car il n'est pas susceptible d'être assimilé aux structures et aux codes qui règlent nos conceptions du monde : c'est-à-dire à un « effet de Réel ».

Houellebecq fait fusionner sa visée avec celle des media : il « semble s'amuser de cet ethos flou, fuyant, qui contribue à renforcer l'équivocité de son œuvre, [...] qui pénètre l'espace de la création littéraire pour y distiller le doute interprétatif et laisser le lecteur perplexe » (Bottarelli 2017 : 113).

Selon une certaine critique, il y aurait un « corps public » (Bottarelli 2017 : 113), une « posture Houellebecq » fondée sur la provocation et la mise en spectacle de la personne de l'auteur, qui est le signal du « nouvel état » (Wroblewski 2017 : 67) du champ littéraire dans lequel l'identité médiatique de l'écrivain correspond à la manière contemporaine de concevoir la littérature.

En particulier, chez lui l'« héritage baudelairien irait de pair avec un ethos auctorial », puisque « médiatiquement, [il] est [...] un dandy incontestable » qui fait « de sa posture une 'création' » (Bottarelli 2017 : 115) selon un esprit fin de siècle.

Les deux auteurs dévoilent les préoccupations de leur présent, tout en élaborant « des récits [...] selon un dispositif totalement fictionnel ». Leur littérature déconcertante « contribue à déplacer les lecteurs, résiste aux modes, propose des interrogations, échappe au prêt-à-penser culturel » (Jurga 2017 :17, 18).

Bibliographie

Bakhtine Michail (1979). *Esthétique de la création verbale*. Paris : Gallimard.

- Boix Christian (2007). « Du minimalisme argumentatif dans le discours contemporain ». In : Christian Boix (éd.). *Argumentation, manipulation, persuasion*. Paris : L'Harmattan, 73-86.
- Boisson Marius (1931). *Les attentats anarchistes sous la Troisième République*. Paris : Les éditions de France.
- Borie Jean (1977). *Le célibataire français*. Paris : Le Sagittaire.
- Bottarelli Alice (2017). « Autour de *La Possibilité d'une île* ». In : Christian Boix (éd.). *Argumentation, manipulation, persuasion*. Paris : L'Harmattan, 105-123.
- Boucheron Patrick, Corey Robin (2015). *L'exercice de la peur. Usages politiques d'une émotion*. Débat présenté par Renaud Payre. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- Charaudeau Patrick (2007). « De l'argumentation entre les visées d'influence de la situation de communication ». In : Christian Boix (éd.). *Argumentation, manipulation, persuasion*. Paris : L'Harmattan, 13-35.
- Compagnon Antoine (1979). *La seconde main ou le travail de la citation*. Paris : Seuil.
- Danblon Emmanuelle (2007). « Rhétorique et vérité. Deux études de cas et leurs avatars dans la société contemporaine ». In : Christian Boix, *Argumentation, manipulation, persuasion*, Paris : L'Harmattan, 53-72.
- Desmarchelier Dominique (2007). « Persuader sans convaincre : analyse des débats à l'Assemblée Nationale sur de grands sujets de société ». In : Christian Boix. *Argumentation, manipulation, persuasion*, Paris : L'Harmattan, 141-156.
- Gourevitch Jean-Paul (1991). *Villiers de l'Isle-Adam*. Paris : Seghers.
- Greimas Algirdas-Julien, Fontenille Jacques (1991). *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*. Paris : Seuil.
- Houellebecq Michel (2015). *Soumission*. Paris : Flammarion.
- Koren Roselyne (1996). *Les enjeux éthiques de l'écriture de presse et la mise en mots du terrorisme*. Paris : L'Harmattan.
- Kropotkine Petr Alekseevič (1880). « Le Révolté », n. 22, 25 décembre.
- Jurga Antoine (2017). « Michel Houellebecq, auteur classique ? ». In : Antoine Jurga et Sabine van Wesemael (éds.). *Lectures croisées de l'œuvre de Michel Houellebecq*. Paris : Classiques Garnier, 15-30.
- Jurga Antoine-Van Wesemael Sabine (éds.) (2017). « Introduction », In : *Lectures croisées de l'œuvre de Michel Houellebecq*. Paris : Classiques Garnier, 9-11.
- Lecolle Michelle (2017). « Enjeux argumentatifs de la nomination : le cas du nom collectif communauté dans les discours publics contemporains ». In : Antoine Jurga et Sabine van Wesemael (éds.). *Lectures croisées de l'œuvre de Michel Houellebecq*. Paris : Classiques Garnier, 227-247.

- Habrekorn Daniel (éd.) (1980). *Bloy L.-Huysmans J.K.-Villiers de l'Isle-Adam. Lettres. Correspondances à trois*. Vanves : Thot.
- Hamon Philippe (1996). *L'ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*. Paris : Hachette.
- Hamon Philippe (1997). *Texte et idéologie*. Paris : PUF.
- Houellebecq Michel (2015). *Soumission*. Paris : Flammarion.
- Mannoni Pierre (1995). *La peur*. Paris : PUF.
- Payre Renaud (2015). « Ouverture ». In : Patrick Boucheron, Corey Robin, *L'exercice de la peur. Usages politiques d'une émotion*. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- Rabau Sophie (2002). *L'intertextualité*. Paris : Flammarion.
- Roucan Catherine (2017). « J.-K. Huysmans, un personnage clé de *Soumission* ». In : Antoine Jurga et Sabine van Wesemael (éds.). *Lectures croisées de l'œuvre de Michel Houellebecq*. Paris : Classiques Garnier, 137-150.
- Salerni Paola (2004). *Anarchie, langue, société. « L'Etna chez soi » de Villiers de l'Isle-Adam*. Fasano : Schena/Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.
- Schlanger Judith (2008). *La mémoire des œuvres*. Lonrai : Verdier/poche.
- Smeets Marc (2015). *Michel Houellebecq : un homme, une (sou)mission*. Revue électronique de Littérature française, vol.9, Number 2, 2015, 99-111(13). <http://doi.org/10.18352/relief.919>
- Viard Bruno (2013). *Les tiroirs de Michel Houellebecq*. Paris : PUF.
- Villiers de l'Isle-Adam (1962). *Correspondance générale*. Joseph Bolléry (éd.). Paris : Mercure de France.
- Villiers de l'Isle-Adam (1968). *Nouvelles reliques*. In : Pierre-Georges Castex, Jean-Marie Bellefroid (éds.). Paris : Corti.
- Villiers de l'Isle-Adam (1983). *Contes cruels*. Préface de Pierre Reboul. Paris : Gallimard.
- Villiers de l'Isle-Adam (1986). *Œuvres complètes*, Alan Raitt et Pierre-Georges Castex (éds. avec la collaboration de Jean-Marie Bellefroid). Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2 voll.
- Villiers de l'Isle-Adam (2004). *Véra et autres contes cruels*. Glaudes Pierre (éd.) Paris : LGF.
- Wroblewski Ania (2017). « Les seuls blancs à Châtelet-Les-Halles. Richard Millet, Michel Houellebecq et les limites du nationalisme français ». In : Antoine Jurga et Sabine van Wesemael (éds.). *Lectures croisées de l'œuvre de Michel Houellebecq*. Paris : Garnier, 63-78.